

COURBET

PEINTRE ENGAGÉ

10 juin 1819 Naissance de Gustave Courbet à Ornans (Doubs)

1831-1839 Études au petit séminaire d'Ornans, puis au collège royal de Besançon

Fin 1839 Arrivée à Paris où il fréquente plusieurs ateliers

1849 *L'après-dîner à Ornans* reçoit une médaille au Salon

1851 *Un enterrement à Ornans* et *Les casseurs de pierres* font scandale

1855 Exposition personnelle de Gustave Courbet en marge de l'Exposition universelle

10 avril 1871 Élu président de la Fédération des artistes

16 avril 1871 Élu du VI^e arrondissement au Conseil de la Commune

12 avril 1871 Chargé de la réouverture des musées parisiens

7 juin 1871 Arrestation de Courbet

2 septembre 1871 Condamnation à 6 mois de prison et 500 fr. d'amende par le 3^e Conseil de guerre

22 juillet 1872 Quitte la France pour la Suisse

1874 Condamnation à payer tous les frais de reconstruction de la colonne Vendôme

31 décembre 1877 Mort de Courbet

à Bon Port, La Tour de Peilz, la veille de la première échéance.

LE PEINTRE

Courbet s'oppose farouchement à la peinture officielle, à l'académisme et à l'école des beaux-arts, patronnée et subventionnée par le gouvernement. Il veut que l'art s'intéresse au monde contemporain. Il porte la scène de genre à la dimension de la peinture d'histoire et il donne ses lettres de noblesse au paysage, au nu réel et à la nature morte.

LE MANIFESTE DU RÉALISME

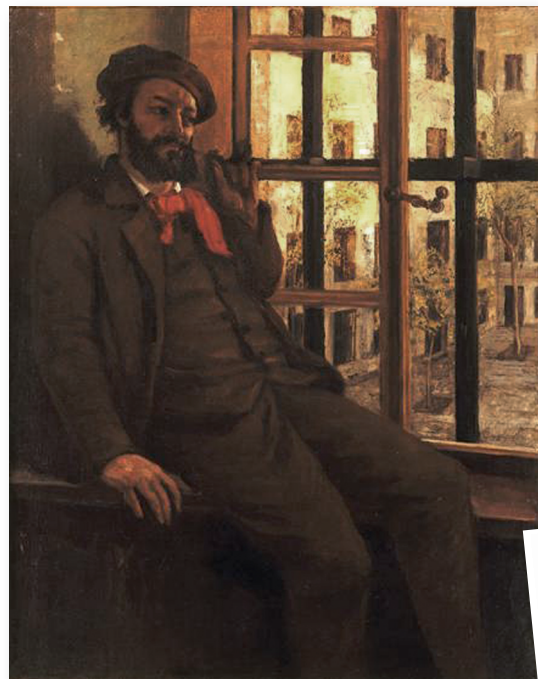
« Le titre de réaliste m'a été imposé comme on a imposé aux hommes de 1830 le titre de romantique. Les titres en aucun temps n'ont donné une idée juste des choses ; s'il en était autrement, les œuvres seraient superflues ». [...] « J'ai étudié, en dehors de tout esprit de système et sans parti pris, l'art des anciens et l'art des modernes. Je n'ai pas plus voulu imiter les uns que copier les autres ; ma pensée n'a pas été davantage d'arriver au but oiseux de l'art pour l'art. Non ! J'ai voulu tout simplement puiser dans l'entière connaissance de la tradition le sentiment raisonné et indépendant de ma propre individualité.

Savoir pour pouvoir, telle fut ma pensée. Être à même de traduire les mœurs, les idées, l'aspect de mon époque, selon mon appréciation, en un mot, faire de l'art vivant, tel est mon but ».

Gustave Courbet

Manifeste du réalisme

Préface du catalogue de l'exposition Courbet de 1855

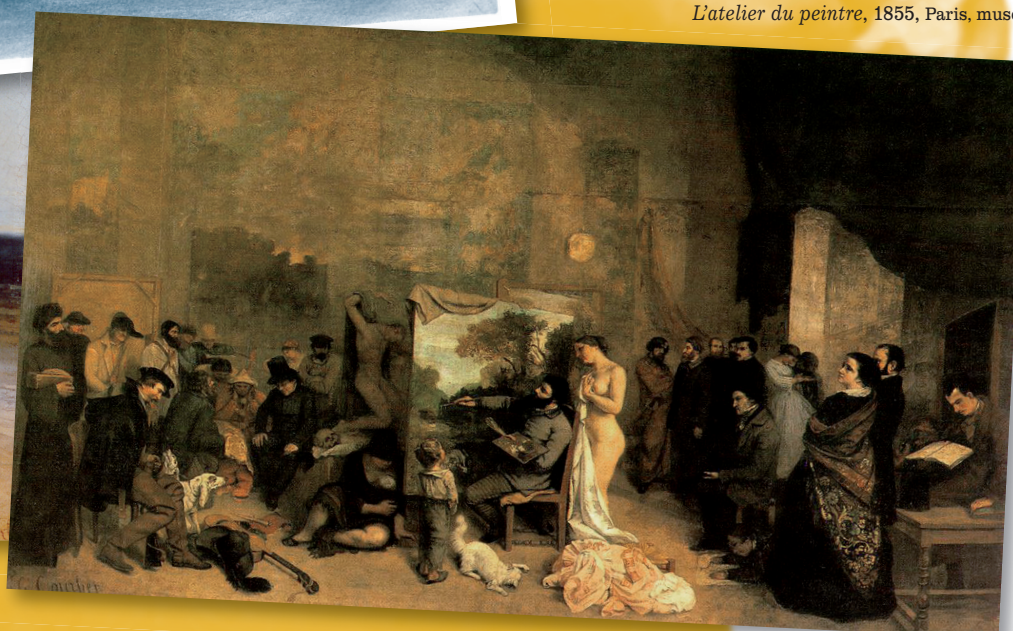


*Autoportrait
Sainte Pélagie
1872 Ornans
musée Gustave Courbet*

*Courbet, dessin du carnet de 1871
Paris, musée du Louvre
cabinet des estampes*



Le bord de la mer à Palavas, 1854, Montpellier, musée Fabre



L'atelier du peintre, 1855, Paris, musée d'Orsay

COURBET ET LA COMMUNE

Déjà engagé sous le gouvernement de défense nationale en tant que président de la Commission des arts, Courbet s'investit plus encore sous la Commune. Élu notamment président de la Fédération des artistes, il milite pour leur liberté d'expression. Il rouvre au public les musées et les bibliothèques, fermés depuis Sedan, et affirme les liens étroits qui doivent exister entre la culture et l'éducation. Courbet se présente ainsi comme un précurseur. Il proclame, en effet, haut et fort que la culture n'est pas une marchandise et qu'elle doit être accessible à tous.

COURBET ET PROUDHON

Tous les deux francs-comtois et hommes de caractère, Courbet et Proudhon, proches par leurs idées, deviendront vite amis. Dans *Les casseurs de pierres*, Proudhon diagnostique une œuvre socialiste, tandis qu'il représente aux yeux de Courbet le philosophe et le maître à penser de son siècle. Proudhon figure en bonne place dans *L'atelier du peintre* de 1855. Proudhon meurt en 1865 à cinquante-six ans, épuisé par un labeur incessant. « *Ce personnage-clef de la vie de Courbet ... a considérablement orienté sa perception politique et sociale du monde* » (Thomas Schlessler, *Le journal de Courbet*, Paris, Hazan, 2007, p. 264).

LA COLONNE VENDÔME L'EXIL, «LA MISE À MORT»

Après mai 1871, il faut punir celui qui s'est à ce point engagé contre l'art officiel et pour la Commune. Toutes les portes se ferment : on boude ses œuvres, on refuse sa participation au Salon de 1872 et à l'exposition internationale de Vienne. La répression qui suit la Commune s'acharne sur lui. Il n'avait été condamné qu'à 6 mois de prison et à 500 fr. d'amende et il s'était exilé en Suisse. C'est insuffisant aux yeux des dirigeants et de l'opinion publique réactionnaire. Sous la présidence de Mac Mahon, rendu sans preuve responsable de la destruction de la colonne Vendôme, il est condamné à payer l'intégralité de sa reconstruction. Ses biens sont séquestrés et vendus. Seule la mort permet à Courbet, redevable d'annuités considérables, dépossédé de l'essentiel de ses biens et rejeté du marché de l'art, de se sortir d'une situation inextricable. Les amis de Courbet et ceux de la Commune œuvrent à la réhabilitation de Courbet et à la révision de son procès.



Jules Dalou
Esquisse en terre-cuite
pour le projet du Monument
aux Travaillieurs

Photographie prise dans son atelier
de l'impasse du Maine à Paris
entre 1902 et 1904

LA FÉDÉRATION DES ARTISTES

LA FÉDÉRATION

Le 13 avril, à l'appel d'Hippolyte Moulin, sculpteur, de Gustave Courbet, peintre, et d'Eugène Pottier, dessinateur sur tissu, près de quatre cents artistes sont réunis dans le grand amphithéâtre de l'École de médecine. Cette assemblée a été préparée par une commission exécutive de seize artistes et par Courbet qui est déjà président de la Commission des arts, chargée, depuis septembre 1870, de la sauvegarde des musées et des monuments. D'autre part, Courbet est élu représentant du VI^e arrondissement à la Commune, et celle-ci met à sa disposition tous les moyens nécessaires. Les participants se constituent en une Fédération des artistes et adoptent un programme révolutionnaire. Pour le mettre en œuvre, 290 d'entre eux se réunissent à nouveau quelques jours plus tard au Louvre et désignent, par vote secret, une commission fédérale de 47 membres. Courbet est élu président de la Fédération. De cette manière, la Commune délègue à celle-ci la gestion des affaires artistiques sous la forme d'un outil très moderne, une véritable autogestion par les artistes.

- 6 septembre 1870** Sous le gouvernement de défense nationale, Courbet est élu président de la Commission des arts
- 19 mars 1871** Lettre de Courbet dans *Le Rappel* proposant de réunir une assemblée afin de réorganiser les Beaux - Arts et de préparer une exposition pour le mois de mai
- 6 avril 1871** *L'appel aux artistes*, signé d'Hippolyte Moulin, de Gustave Courbet et d'Eugène Pottier, paraît au *Journal officiel*
- 12 avril 1871** Courbet est chargé de la réouverture des musées parisiens
- 13 avril 1871** Au grand amphithéâtre de l'École de médecine, assemblée constitutive de la Fédération des artistes
- 17 avril 1871** Élection d'une Commission fédérale de 47 membres ; Courbet est élu président de la Fédération des artistes

LE PROGRAMME DE LA FÉDÉRATION

Ce programme, adopté à l'assemblée générale du 13 avril, est publié deux jours après au *Journal Officiel* du 15 avril :

« Les artistes de Paris se constituent en Fédération et décrètent l'égalité des droits entre les métiers d'art, la libre expansion de l'art dégagé de toute tutelle gouvernementale et de tous privilèges. Ils repoussent d'une manière absolue toute exhibition mercantile tendant à substituer le nom de l'éditeur ou du fabricant à celui du véritable créateur ».

La Fédération se donne pour objet :

- l'égalité des droits entre tous ses membres ;
- l'indépendance et la dignité de chaque artiste mises sous la sauvegarde de tous par la création d'un comité élu au suffrage universel des artistes ;
- la conservation des trésors du passé ;
- la mise en œuvre et en lumière de tous les éléments du présent ;
- la génération de l'avenir par l'enseignement ;
- la création d'un *Journal Officiel des Beaux-Arts* ouvert à toutes les esthétiques.



Carte de membre de la Fédération
des artistes de Gustave Courbet
1871, Paris, musée Carnavalet

COMPOSITION DE LA COMMISSION FÉDÉRALE

PEINTRES

François Bonvin, Camille Corot,
Gustave Courbet, Honoré Daumier,
Hippolyte Dubois, Arnaud Durbec,
Augustin Feyen-Perrin, Armand Gautier,
Eugène Gluck, Jules Héreau,
Auguste Lançon, Eugène Leroux,
Édouard Manet, François Millet,
Henri-Charles Oulevay, Picchio

SCULPTEURS

Just Becquet, Agenor Chapuis,
Jules Dalou, Édouard Lindeneher, Lagrange,
Augustin-Jean Moreau-Vauthier,
Hippolyte Moulin, Otlin, Poitevin, Deblézer

ARCHITECTES

Boileau fils, Louis-Joseph Delbrouck, Nicolle,
Achille Oudinot, Raulin

GRAVEURS

Georges Bellenger, Félix Bracquemond,
André Gill, Huot, Léopold Flameng, Pothey

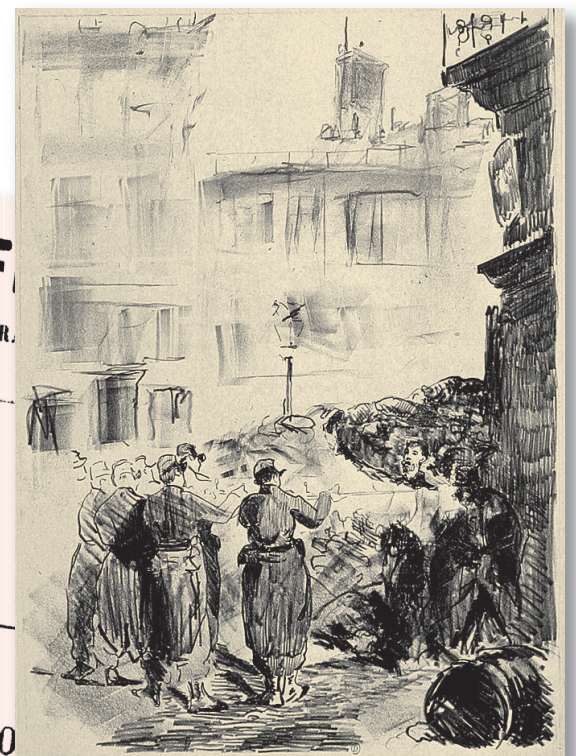
ARTISTES INDUSTRIELS

Émile Aubin, Boudier, Chabert, Chesneau,
Fuzier, Meyer Ottin fils, Eugène Pottier,
Reiber, Rister

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
N° 128
LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FR.
COMMUNE DE

La Commune autorise le citoyen G. COURBET, nommé en
assemblée générale Président de la Société des Peintres, à
rétablir, dans le plus bref délai, les Musées de la Ville de
Paris dans leur état normal, d'ouvrir les galeries au public et
d'y favoriser le travail qui s'y fait habituellement.
La Commune autorisera à cet effet les quarante-six délégués
qui seront nommés demain *Jeu*di, 13 avril, en séance publique
l'École de médecine (grand amphithéâtre), à deux heures
écrites.
De plus, elle autorise le citoyen COURBET, ainsi que cette
assemblée, à rétablir l'Exposition annuelle aux Champs-
Élysées.
Paris, le 12 avril 1871.

La Commission exécutive,
AVRIAL, F. COURNET, Ch. DELESCLUZE, FÉLIX PYAT,
G. TRIDON, A. VERMOREL, E. VAILLANT.
IMPRIMERIE NATIONALE. — Avril 1871.



La barricade
Édouard Manet
1873, lithographie

Avis n° 128 de
la Commune de Paris
affiche du 12 avril
1871, Paris, BNF

LE PARIS

DES ARTS



Cabanel, *La naissance de Vénus*, 1863

LA FÊTE IMPÉRIALE OU LE TRIOMPHE DE L'ACADÉMISME

Sous le Second Empire règne l'Académisme. Des peintres, parfois de très grande valeur, comme Cabanel, Bouguereau, Gérôme peignent des tableaux historiques, mythologiques, ou aux sujets affadés. Ils vivent dans de beaux hôtels particuliers, boulevard Malesherbes ou dans le riche VIII^e arrondissement. L'Empereur, qui se pique d'art, encourage le Salon et multiplie les achats comme la *Naissance de Vénus* de Cabanel au Salon de 1863.

LES RAPINS

Mais Paris attire aussi des centaines de jeunes artistes, les rapins, vivant dans des conditions difficiles. Si les artistes privilégient le VI^e arrondissement, où réside Courbet, rue Hautefeuille, et la Nouvelle Athènes dans le IX^e arrondissement, ils s'installent souvent aussi au pied de la Butte Montmartre et dans les nouveaux arrondissements périphériques (XIV^e, XVIII^e) partageant ainsi le sort du peuple parisien. Nombre d'entre eux, pour vivre, se font peintres sur porcelaine, peintres sur émaux, statuaires, vivant en proximité avec les ouvriers d'art.

VERS LA RÉVOLUTION PICTURALE

Derrière les ors de la fête impériale germent les semences des révolutions picturales. C'est d'abord autour de Courbet que (re)naît une brillante école réaliste joliment analysée par Émile Zola : « *L'art chez nous est tombé des hauteurs du mensonge dans l'âpre recherche du réel* ».

Puis, c'est autour de Manet que s'organise, à la fin des années 1860, le groupe des Batignolles où Manet, Renoir, Monet, Sisley, Bazille, Pissarro, Degas concevront l'impressionnisme.

1863 LE SALON DES REFUSÉS

En 1863, le jury du Salon de peinture et sculpture refuse plus de 3000 œuvres sur les 5000 envoyées. Cette décision suscite une opposition vigoureuse de nombreux artistes qui réclament l'organisation d'un Salon des refusés.

Napoléon III concède l'organisation de ce Salon dans une partie du Palais. 871 participants y exposent, dont Manet qui présente un immense chef d'œuvre, *Le déjeuner sur l'herbe*, Camille Pissarro, Jongkind...

Maxime Du Camp, celui qui traitera plus tard les communards de racailles, évoque « *une exhibition triste et grotesque... on y rit comme aux farces du Palais-Royal* ». Mais le Salon des refusés attire plus de visiteurs que le Salon officiel.

La censure impériale sévit toujours cependant. Le tableau de Courbet, *Le retour de la conférence*, montrant des curés ivres, est interdit d'exposition tant au Salon officiel qu'au Salon des refusés. En 1867, Napoléon III refuse d'organiser un nouveau Salon des refusés. Manet est aussi victime de la censure pour son tableau, *L'exécution de Maximilien*, en 1867.

Pendant la Révolution de 1871, les artistes avaient constitué une première Commune des arts.

En cette fin de règne, si les artistes sont loin d'être tous politisés, ils aspirent massivement à une nouvelle Commune des arts.



Tassaert, *Intérieur d'atelier*, sd



Fantin-Latour, *L'atelier des Batignolles*, 1870



Manet, *L'exécution de Maximilien*, 1867

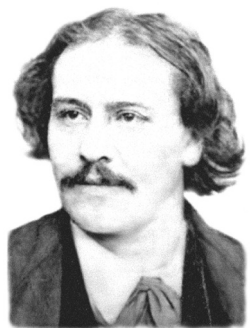
Gustave Courbet

Édouard Manet

CELLES ET CEUX DU SPECTACLE

Les chanteurs, les comédiens, les musiciens, les compositeurs sont très nombreux à s'engager dans la Commune qui, dans ce domaine aussi, initie une politique audacieuse dégageant l'art de l'argent et donnant aux artistes toute leur place dans une conception associative de la gestion des théâtres.

COMMUNARDES ET COMMUNARDS



Maxime Lisbonne

Ce parisien de 32 ans se lance dans le théâtre populaire. Il joue puis devient directeur des Folies Saint-Antoine. Pendant la Commune, il est chef de la 10^e légion, puis commandant des fortifications. Après l'amnistie, il deviendra un des principaux animateurs de la vie montmartroise.



Madame Agar

Cette ardennaise de 39 ans est une des grandes tragédiennes françaises du XIX^e siècle, elle joue à la Comédie Française. Elle accepte le 6 mai 1871 de participer à un concert au profit des veuves et orphelins de la Garde nationale. Après la Commune, elle ne peut reparaître à la Comédie française.

Rosa Bordas. Cette méridionale de 31 ans devenue une des interprètes les plus courues à Paris, court aussi toutes les représentations communardes. Elle y interprète avec cœur tant *La Canaille* que des chansons patriotiques.

Jules Paera. Ce parisien de 38 ans chante et joue. Pendant la Commune, il préside l'Assemblée des artistes. Il rouvre l'Eldorado et y présente une grande soirée populaire.

Francisco Salvador Daniel a 41 ans pendant la Commune. Pianiste, chef d'orchestre, compositeur. Connaissant l'arabe, il traduit les chansons algériennes, adapte la musique arabe aux instruments occidentaux. Actif communard, il est nommé directeur du conservatoire de musique. Le 24 mai, il est abattu sans jugement.

Henry Litoff. Né en 1818 à Londres, il se révèle un pianiste virtuose. À 53 ans, il s'engage pleinement dans la Commune ; il est membre de la Fédération artistique et propose ses œuvres à l'Opéra.



LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE

Le 10 avril, un petit groupe d'artistes crée une commission provisoire d'artistes lyriques et dramatiques présidée par Paul Burani, l'auteur de *La Canaille*. Le 18 avril, ils sont plusieurs centaines à créer la Fédération artistique. Une commission fédérale est élue avec des représentants des comédiens, des artistes lyriques, des auteurs de théâtre et des compositeurs. Antonin Louis, l'auteur du *Chant de l'Internationale*, est désigné comme président.

L'activité principale de la Fédération est d'organiser des concerts en faveur des orphelins et des veuves des gardes nationaux.

LA COMMISSION D'AIDE À L'ART MUSICAL ET AUX ARTISTES

Cette commission est mise en place le 12 mai avec Cournet, Regnard, le pianiste Raoul Pugno et le compositeur norvégien Johann Selmer. Eugène Garnier est nommé le même jour directeur de l'Opéra. Son programme : réaliser « le rêve que nous tous artistes avons si inutilement caressé, celui de travailler un peu pour nous au lieu d'user notre vie et notre talent à faire la fortune des directeurs ».

GÉNÉRALISATION DU RÉGIME DE L'ASSOCIATION. LE THÉÂTRE N'EST PAS UNE MARCHANDISE !

Par décret du 19 mai, la Commune socialise les théâtres qui doivent devenir des « instruments d'instruction et sortir de la mainmise de grands groupes financiers.

« La Commune de Paris, Conformément aux principes établis par la Première République et déterminés par la loi du 17 germinal an II Décrète :

Les théâtres relèvent de la délégation à l'enseignement. Toutes subventions et monopoles des théâtres sont supprimés. La délégation est chargée de faire cesser pour les théâtres le régime de l'exploitation par un directeur ou une société et d'y substituer, dans le plus bref délai, le régime de l'association. »

COMMUNE DE PARIS
PALAIS DES TUILERIES
SOUS LE PATRONAGE DE LA COMMUNE ET DU CIT. YVES DE ROUSSELLE

JEUDI PROCHAIN 11 MAI 1871, à 7 HEURES 1/2 DU SOIR
Entrée au Palais des 6 heures du soir

TROIS GRANDS CONCERTS

SIMULTANÉS
Salon des Maréchaux — Galerie de Diane — Salle du Théâtre
AU PROFIT DES VEUVES ET DES ORPHELINS DE LA RÉPUBLIQUE

PROGRAMME

La Lyre d'Asiatic.
Par M^{me} AGAR, de la Comédie Française.
Sabbat à la France.
Chanté par M^{me} DOMERGUE.
Chansonnette.
Par M^{me} TESSIERE.
La Voix de la France. — Passé, Présent et Avenir.
DE BÉNEL.
Par M^{me} BORDAS, du Concert Parisien.
Air du *Bal masqué*.
Par M. AUBERT, du Théâtre-Lyrique.
Solo de violoncelle.
Par M. EMILE NORSLIN.
La Journée de Chateaudun.
Par M. HENRI ROZE, de l'Opéra.
[Chansonnettes comiques par M. GUILLOT.

Duo de la *Muette de Portici*.
Par MM. ARMANDI et AUBERT.
Le Lion surpris.
Par M. ROUSSEL DE MERT, le poète populaire.
Souvenirs de *Rigoletto*.
Composé et exécuté par M. DANER, de l'Opéra.
Le Drapeau.
d'ANDRÉ DELPIER.
Par M^{me} CAMILLE ANDRÉ, de l'Opéra.
Le Roi s'amuse.
Par M. SYTTER, de l'Athénée.
Solo de piano.
Par M. GEORGES HESSE.
Sois maudit, Bonaparte,
Poésie de F. DESAUVENNE,
Dite par l'auteur.

TROIS GRANDS ORCHESTRE
D'HARMONIE ET DE SYMPHONIE
300 Exécutants
Ouvertures. — Pas redoublés. — Marches. — Chants patriotiques. — Solos de piston et de divers autres instruments.
Chefs d'orchestre, MM. Ch. DOMERGUE, GOUDESON et SCHNEIDER

Premières, 5 fr. — Secondes (Galerie de Diane et théâtre), 2 fr.

ENTRÉE PAR LA PLACE DU CARROUSEL. ENTRÉE AU JARDIN RÉSERVÉ, 50 C. JEUDI À PARTIR DE 5 HEURES DU SOIR

Les billets pour les Concerts qui, en raison de l'affluence, n'ont pu être reçus au concert de samedi dernier 6 mai, d'entrée dans le Théâtre aux concerts de jeudi prochain 11 mai. Ces billets devront être visés au Palais des Tuileries, jeudi, de 5 heures à 7 heures, soit en 4, 4 s ne seraient pas valables.

Concert aux Tuileries
6 mai 1871
Dessin de Daniel Vierge

ARTISTES ET COMMUNARDS

Un nombre considérable d'artistes plasticiens soutient la Commune. Certes leur niveau d'engagement est variable, mais ils sont des centaines présents aux assemblées. Leur profil est fort divers ; volontiers nés à Paris ou dans les grandes villes, les artistes communards sont autant des grands peintres confirmés que de jeunes rapins inconnus ou des ouvriers d'art. Et la forme de leur engagement est aussi très diversifiée : politique, culturelle ou combattante.

HUIT ARTISTES ÉLUS À LA COMMUNE DE PARIS

Alfred Billioray, peintre, élu du XIV^e arrondissement, 30 ans
Antoine Demay, sculpteur, élu du III^e, 49 ans
Jules Martelet, peintre, élu du XIV^e, 28 ans
Émile Oudet, peintre sur porcelaine, élu du XIX^e, 45 ans
Ulysse Parent, dessinateur d'art, élu du IX^e, 43 ans
Ernest Puget, ouvrier peintre sur porcelaine, élu du XIX^e, 35 ans
Gabriel Ranvier, ouvrier peintre sur laque, élu du XX^e, 43 ans
 Auxquels vient s'adjoindre **Courbet**, élu du VI^e, en avril.

Huit élus à la Commune, c'est considérable et atteste l'intensité de leur engagement, leur lien avec le peuple de Paris.

LA COMMISSION FÉDÉRALE DES ARTISTES : DES ARTISTES RECONNUS PAR LEURS PAIRS

Une cinquantaine d'artistes sont élus à la commission fédérale des artistes devenue gouvernement des Beaux-Arts de la Commune. Sept refusent (dont **Braquemond** et **Millet**), quelques uns ne siègent pas, étant absents de Paris comme **Bonvin**, **Corot**, **Daumier** et **Manet** (sans manifester un refus cependant). **Pissarro**, absent aussi, soutient pleinement la Commune.

Si **Courbet** et **Dalou** sont les plus connus, les membres de la commission sont, en 1871, des artistes largement reconnus. Ce sont eux qui organisent l'action ou élaborent les projets culturels de la Commune.

DANS LA GARDE NATIONALE ET SUR LES BARRICADES

Mais l'engagement premier des artistes est la Garde nationale. On en décompte au moins 170 suffisamment actifs pour être victimes de la répression versaillaise. Leur principale caractéristique est leur haut niveau de responsabilité (officiers, membres du comité central de la Garde...).

Lucien Henry (dit le colonel Henry), tout jeune homme de 21 ans, commandant de la 14^e légion. Déporté en Nouvelle Calédonie, il deviendra un artiste important en Australie.

Pierre Berteault, sculpteur de 50 ans, commandant de la 9^e légion, réfugié en Suisse après une évasion spectaculaire.

Louis Delorme, sculpteur de 38 ans, lieutenant-colonel, fusillé sur les barricades.

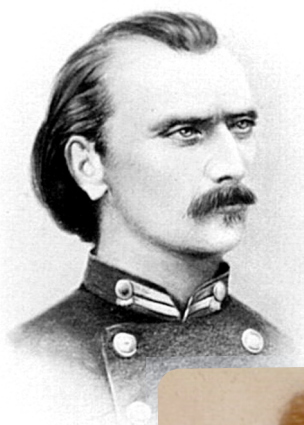
COMMISSAIRE DE POLICE ET CONTRE LA GUILLOTINE

Une trentaine d'artistes occupent des fonctions diverses dans la Commune.

Philippe Cattelain, ce remarquable graveur, proche de Gill, est le chef de la Sûreté de la Commune. Quand à **Pilotell**, le célèbre caricaturiste, il est commissaire de police...

Charles Capellaro, le grand sculpteur, est délégué à la municipalité du XI^e. On lui doit la crémation de la guillotine, place Voltaire.

Bien sûr, il y a enfin les artistes qui n'ont aucun engagement dans la Commune mais qui lui manifestent toute leur sympathie comme le célèbre photographe **Nadar**, qui cache des communards pendant la Semaine sanglante.



Alfred Billioray



Gironce

Claude Capellaro



Pilotell



Jules Martelet



Gustave Courbet

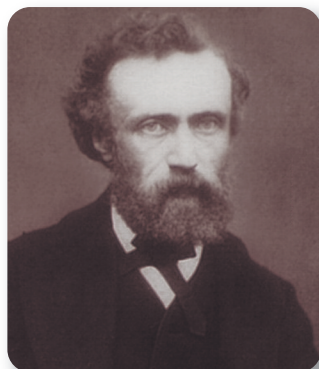
Philippe Cattelain



Gabriel Ranvier



Lucien Henry



Ulysse Parent



Gaillard père

L'hôtel Lutetia
construit par Lucien Boileau

LA COMMUNE PHOTOGRAPHIÉE

La Commune est le premier événement important de l'histoire de France à faire l'objet d'un traitement photographique.

L'IMPOSSIBLE REPRÉSENTATION PHOTOGRAPHIQUE DE LA COMMUNE VIVANTE

Seuls quelques photographes parisiens ont troqué le velours de leurs studios des Grands boulevards pour « couvrir » l'insurrection : images de gardes nationaux et de communards en civil à l'Hôtel de ville, à Montmartre et place Vendôme (Bruno Braquehais), et de barricades rue de Rivoli (Hippolyte Collard), à Belleville ou à Ménilmontant, vendues ensuite en cartes postales.

Des clichés qui paraissent souvent figés à cause des temps de pose très longs et du procédé au collodion sec utilisé à l'époque, qui nécessitait une sensibilisation et un développement de la plaque sur place. Les combats de la Semaine sanglante ont été rarement photographiés, en raison du danger, et du poids et du volume des appareils, inadaptés au reportage.

LES MORTS

Les seules images de victimes, parvenues jusqu'à nous, ont été réalisées à des fins administratives, dans les morgues ou les hôpitaux afin d'identifier les gardes nationaux morts au combat. C'est probablement le cas d'une des photos les plus célèbres et les plus controversées de l'époque : *Cadavres de communards*, d'André Disdéri.

LES RUINES

Restés à l'abri pendant l'insurrection, les photographes de studio ont fait ensuite beaucoup d'images spectaculaires de Paris dévasté, vendues à la pièce ou en album, mêlant sans distinction les incendies volontaires aux ruines dues aux bombardements des Versaillais ou des Prussiens (album *Ruines de Paris et de ses environs* par Disdéri).

LES PHOTOMONTAGES

Au même moment, apparaissent les premiers photomontages politiques aux titres évocateurs : *Crimes de la Commune* (Eugène Appert), *Martyrs de la Roquette* (Hippolyte Vauvray).

LES PORTRAITS

La période est aussi celle des débuts de l'utilisation de la photographie à des fins policières, préfigurant le système d'Alphonse Bertillon. Les portraits des communards exposés dans les boutiques des photographes vont se retrouver à Versailles. Les clichés des communards emprisonnés, réalisés par le photographe « versaillais » Eugène Appert, ont servi à leur identification, mais ils aussi été vendus dans le commerce, devenant ainsi des icônes révolutionnaires pendant plus d'un siècle. À la fin de l'année 1871, le général Ladmirault, gouverneur de Paris, interdit la vente d'images de la Commune, accusées de troubler l'ordre public. Seules les photos « purement artistiques » des ruines de Paris échappent à cette mesure. Le décret est renforcé l'année suivante, ce qui constitue un des premiers exemples de censure politique de l'image photographique en France.

Portraits judiciaires réalisés dans les prisons versaillaises, photographies d'Eugène Appert



Porte Maillot, batterie fédérée, 14 mai 1871
photographie de
Bruno Braquehais

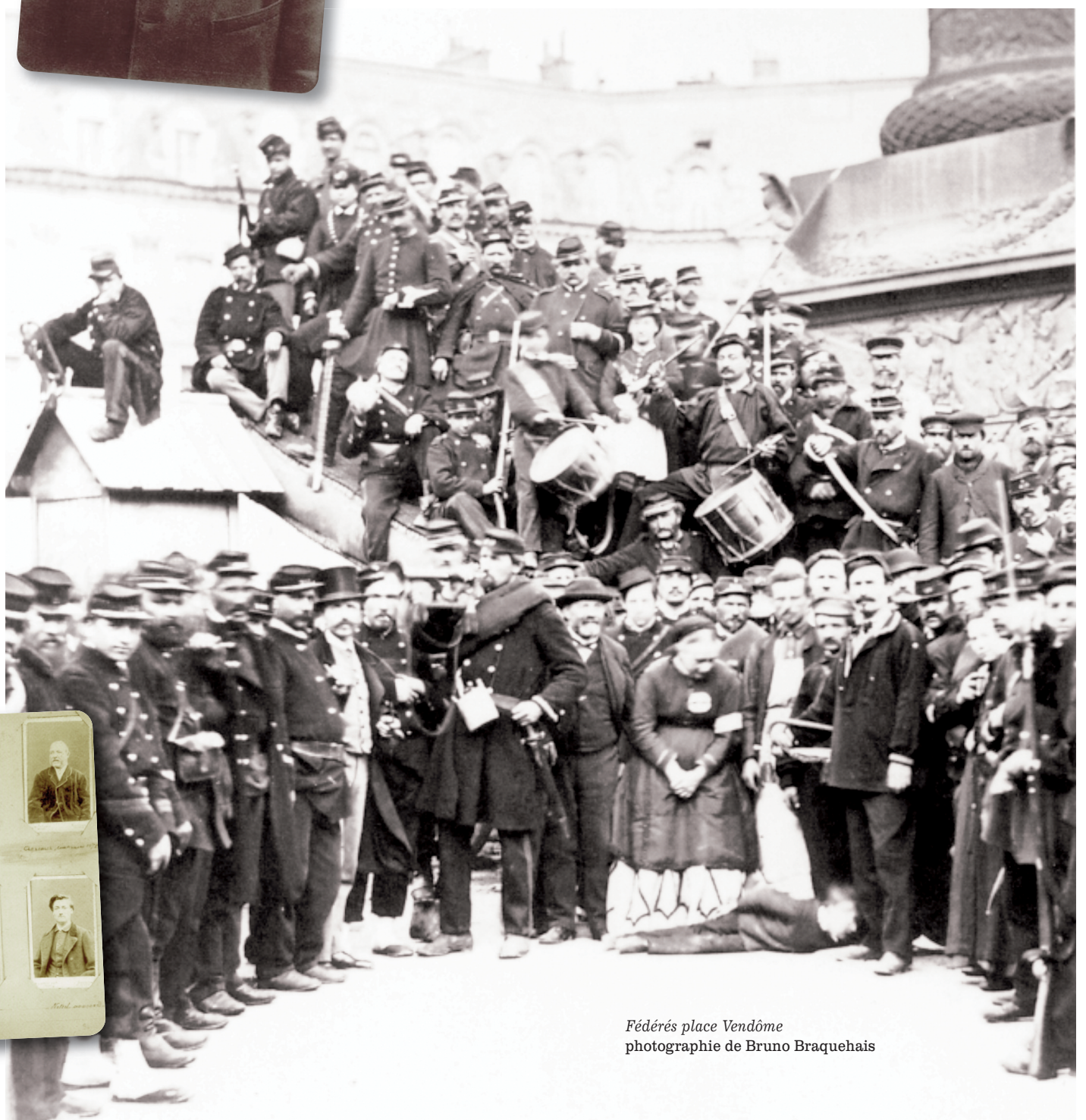
Élisée Reclus
photographie de Nadar

DEUX GRANDS PHOTOGRAPHES

Bruno Braquehais est sans doute le photographe à avoir montré le plus d'intérêt pour la Commune et ses protagonistes. Photojournaliste avant l'heure, il transporte sa lourde chambre à plaques et son trépied de Montmartre, où il immortalise les fameux canons par lesquels tout a commencé, à la place Vendôme, où le petit peuple de Paris accourt en masse se faire tirer le portrait au pied de la colonne abattue. Les Fonds de Braquehais détenus par la Bibliothèque Nationale et par le Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis constituent l'ensemble photographique le plus important sur la Commune.

Nadar, de son vrai nom Félix Tournachon, a été successivement gazetier de la « petite presse », journaliste, caricaturiste acéré et surtout photographe, sans doute le plus grand du XIX^e siècle. En installant des ballons à Montmartre en 1870, il opte pour la résistance contre les tenants de la capitulation. Ses positions lui vaudront d'être recherché par les versaillais après la Commune. S'il n'a pas approuvé totalement l'insurrection parisienne, Nadar a aidé plusieurs communards menacés d'être fusillés : Élisée Reclus, Félix Pyat et le général Bergeret. Il a également photographié certains membres ou sympathisants de la Commune : le journaliste et écrivain Jules Vallès, le géographe Élisée Reclus et les peintres Gustave Courbet et Édouard Manet.

« Ce qui ne s'apprend pas, je vais vous le dire : c'est le sentiment de la lumière. Ce qui s'apprend encore moins, c'est l'intelligence morale de votre sujet, c'est ce tact rapide qui vous met en communion avec le modèle, et vous permet de donner la ressemblance intime. C'est le côté psychologique de la photographie, le mot ne me semble pas trop ambitieux », Nadar.



Fédérés place Vendôme
photographie de Bruno Braquehais

LA CARICATURE

Sous le Second Empire et la Commune, en l'absence d'illustrations photographiques, apparues quelques années plus tard, seuls les dessins ornent les journaux. Un genre particulier triomphe alors dans la presse satirique : la caricature politique.

DESSINS À DEUX SOUS TOUS LES JOURS

Pendant la Commune, ce sont surtout dans les feuilles illustrées à « deux sous », vendues par les colporteurs, que s'expriment les caricaturistes, comme Gill, Moloch et Pilotell, favorables à l'insurrection. Parmi les dessins les plus connus des illustrateurs « communards », il faut citer : *Le cadavre est à terre, mais l'idée est debout* de Pilotell, en référence au célèbre poème de Victor Hugo, et *Les Trois villes* de Moloch. Dans cette allégorie, la Commune de Paris tend la main à celle de Lyon, tandis que la Commune de Marseille, à l'arrière-plan, ramasse son drapeau rouge, tombé à terre.

LES JOURNAUX SATIRIQUES

Trois journaux satiriques sont remplis de caricatures : *Le Fils du Père Duchêne*, *La Flèche* et *La Fronde illustrée*.

Le premier annonce la couleur dans son premier numéro : « causer librement de la chose publique, des intérêts et des devoirs du peuple, des droits du prolétariat », tout en faisant « rigoler de temps en temps les bons bougres de patriotes. »

La Flèche, sorte de *Canard Enchaîné* de l'époque, publie une rubrique intitulée « Flèches de tout bois ». On peut y lire : « Versailles, qui peut contenir 30 000 âmes a maintenant une population de 100 000 habitants. Un instant on craignit la famine. Quoi d'étonnant ? Ils sont là sans blé » (l'Assemblée).

Enfin, *La Fronde illustrée* publie à sa « une » un dessin en couleurs. Le premier, intitulé *Les Assassins*, représente une République vengeresse surprenant Thiers et Favre, les mains couvertes de sang, auprès d'un patriote assassiné.



Le défenseur de Calas (Voltaire) consolé de n'avoir pu défendre Naily, André Chénier, Camille Desmoulins par Daumier — La Commune fit brûler la guillotine place Voltaire

TROIS GRANDS CARICATURISTES



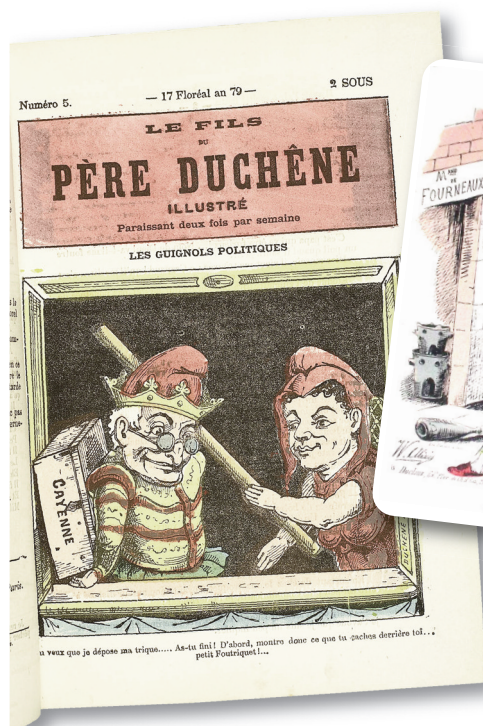
Daumier. La censure du Second Empire oblige Honoré Daumier à revenir à la caricature de mœurs. Avec la proclamation de la République, il retrouve sa liberté et peut s'exprimer pleinement dans la satire politique. Daumier publiera une centaine de caricatures de Thiers au cours de sa carrière. Son dessin le plus célèbre sur la période 1870-1871 s'intitule *Epouvantée de l'héritage*, paru dans *Le Charivari* du 11 janvier 1871. Au milieu d'un champ jonché de cadavres, l'année 1871 est personnifiée par une pleureuse se voilant la face, qui porte le deuil des victimes de la guerre franco-prussienne. Certains l'ont interprété comme une vision prémonitrice des massacres de la Semaine sanglante. Pendant la Commune, Daumier se retire à Valmondois (Val d'Oise) où sa cécité l'empêche de dessiner, malgré les soins prodigués par le Dr Gachet, le médecin de Van Gogh.



Gill. Élève et ami de Daumier, André Gosset de Guines, dit Gill, doit sa réputation à ses innombrables caricatures des hommes politiques du Second Empire et de la III^e République. En 1865, il fonde *La Lune*, qui changera de titre au rythme des interdictions et deviendra : *L'Éclipse* (1868), *La Lune rousse* (1876), *La Petite lune* (1878)... Membre de la Fédération des artistes pendant la Commune, Gill est nommé administrateur provisoire du musée du Luxembourg. Après avoir sombré dans l'antisémitisme, le dessinateur est mort fou à l'asile d'aliénés de Charenton (Val-de-Marne). André Gill donnera son nom au fameux cabaret montmartrois : *Le Lapin agile* (Le lapin à Gill).



Pilotell. Georges Pilotelle, dit Pilotell, collabore à de nombreux journaux illustrés, dont *Le Charivari*, *Le Hannequin* et *La Rue de Jules Vallès*. En 1871, il fonde *La Caricature politique*, reprenant le titre du journal dans lequel Daumier affûta son crayon sous la monarchie de Juillet. Pendant la Commune, il est nommé directeur de l'École des Beaux-Arts et délégué au musée du Luxembourg, tout en poursuivant sa carrière de dessinateur. Pilotell devient ensuite commissaire de police auprès du délégué à la Sûreté générale, ce qui lui vaudra d'être condamné à mort par contumace. Réfugié à Londres, il expose ses eaux-fortes à la Royal Academy en 1875, qui seront publiées sous le titre : *Avant, pendant et après la Commune* (1879).

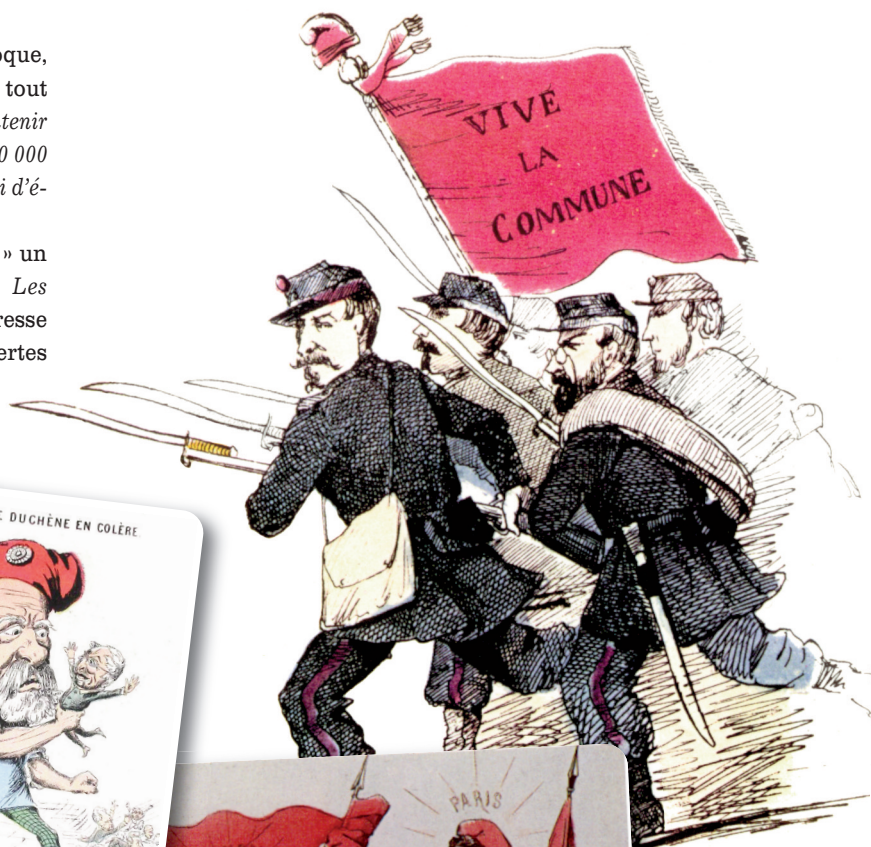


CARICATURES VERSAILLAISES

Après la Semaine sanglante, la mode des vainqueurs est aux albums revanchards ou hostiles : *Les Types de la Commune* de Bertall (*La Barricade*, *Le Club à l'église*, *L'Orateur de boulevard*, *Les Pétroleuses...*), *Les Folies de la Commune* de Cham et *Les Souvenirs de la Commune* de Nérac.



Pétroleuses par Bertall



Les trois villes par Moloch



La Commune arrêtée par l'ignorance et la réaction par Pilotell



L'homme qui rit (Thiers) par Gill

MAXIMILIEN LUCE

1858-1941



Une rue de Paris en mai 1871 ou La Commune

1903-1905, huile sur toile, 150x225 cm, musée d'Orsay

Il n'y a pas d'œuvre plus poignante que celle-ci sur la Semaine sanglante. Cette peinture monumentale est particulièrement audacieuse dans sa composition partagée en deux parties égales au mépris des lois enseignées dans les ateliers. Une impression de rêve ou de cauchemar éveillé, de temps arrêté, de silence d'autant plus pesant que l'on voit, incroyables, le soleil illuminer une rue et l'ombre recouvrir au soir les morts au pied d'une barricade. Maximilien Luce a vu cette scène alors qu'il n'avait que treize ans, elle s'est imprimée en lui et il n'a eu qu'à la transcrire sous la dictée de son souvenir, c'est ce qui en fait la force.

L'enfant ouvrier qu'il était est devenu un peintre reconnu qui maîtrise ses émotions. La poésie des couleurs des pauvres boutiques fermées est le produit de la technique néo-impresionniste découverte avec ses amis Seurat et Signac et soutenue par le critique d'art anarchiste Félix Fénéon. Cette technique qui se veut scientifique vise à rendre la peinture pure et à exalter toutes les possibilités de la couleur fragmentée en petites touches. Au moment où il peint ce tableau, il se spécialise dans les grands chantiers de Paris et les ouvriers du bâtiment lui ont probablement rappelé d'autres ouvriers qui avaient revêtu l'habit des Fédérés pour mourir. La facture des personnages gisant à terre, différente de celle des boutiques, a le réalisme des grands sujets historiques du XIX^e siècle, batailles et autres massacres. L'année 1905 est aussi celle de la mort de Louise Michel dont il dessine le portrait à la une du *Libertaire*.

Maximilien Luce a aussi réalisé 10 lithographies sur la prison de Mazas avec un texte de Jules Vallès et plusieurs peintures sur l'exécution de Varlin.



Maximilien Luce par Delannoy

ÉDOUARD MANET

1832-1883



La barricade

1871, lavis encre de Chine, aquarelle et gouache sur mine de plomb
46x32 cm, musée de Budapest

Le titre de l'œuvre n'en exprime pas complètement le contenu puisqu'on y voit d'abord une exécution. En effet, des soldats en uniforme, vus de dos, fusillent à bout portant des hommes acculés à une barricade élevée entre de hauts immeubles. Parmi eux, un Fédéré en uniforme lui aussi. À terre, déjà un certain nombre de morts et de mourants. L'œuvre est plus poussée qu'un simple dessin, peut-être une esquisse en vue d'une peinture qui n'a jamais été réalisée.

Manet a peint quelques années auparavant *L'exécution de Maximilien*, révolte contre la lâcheté de Napoléon III qui abandonne à son sort l'homme de paille qu'il a mis lui-même au pouvoir au Mexique. En amateur du réalisme de la peinture espagnole, il s'était inspiré pour ce tableau de la composition de Goya contre les exactions de l'armée de Napoléon I^{er} en Espagne, le *Tres de mayo* 1808. Dans *La barricade* on retrouve le sentiment de révolte de Goya. Manet a-t-il assisté à la scène ?

Il était dans la Garde Nationale pendant la guerre, il était à Paris pendant le siège mais à la signature de l'armistice, il rejoint sa famille réfugiée au pied des Pyrénées. Pendant la Commune, la Fédération des artistes élira Manet en son absence. Une lettre de Madame Morisot à sa fille Berthe, elle-même peintre, relate la présence de Manet et Degas pendant la semaine sanglante. Il a voulu voir, il a vu la vengeance des Versaillais, leur impunité dans les beaux quartiers récemment construits par Haussmann. Manet subira une longue dépression pendant l'été 1871 et fera par la suite tirer des lithographies de cette composition pour la diffuser, malgré la censure, en 1874.



Édouard Manet

DANIEL URRABIETA ORTIZ Y VIERGE dit
DANIEL VIERGE
1851-1904



Femme à l'Hôtel de Ville, deuxième jour de la Commune
 aquarelle, Paris, musée Carnavalet

Daniel Vierge, né à Madrid, est le fils d'un illustrateur célèbre en Espagne. Comme le fera Picasso plus tard, il préfère prendre le nom de sa mère pour ne devoir qu'à lui-même sa renommée. Il arrive à Paris en 1869 et pendant la guerre devient dessinateur pour le journal *Le Monde Illustré* dont le directeur est Charles Yriarte.

Cette aquarelle sent le reportage, le motif, comme disent les artistes habitués à cette époque aux croquis d'après modèle. Un dessin au crayon a d'abord été réalisé. La jeune femme est de garde près d'une barricade de pavés entassés à la va-vite. De profil, elle semble parler à quelqu'un, disant « Halte-là, on ne passe pas » et protège sans doute l'entrée de l'Hôtel-de-Ville pris la veille, 18 mars, par les communards. Son attitude n'est pas agressive mais elle tient fermement son fusil à baïonnette. Son uniforme de Fédéré, trop grand pour elle, est enfilé à la hâte laissant voir sa cheville sur son pantalon retourné. Elle est ceinturée d'une écharpe blanche affirmant son rôle pacifique.

Les couleurs rapidement passées mais avec beaucoup de maîtrise ont probablement aussi été mises sur le motif. Delacroix, dans ses aquarelles marocaines, se contentait de dessiner avec des indications de couleurs qui lui servaient de guide une fois rentré chez lui. Ici, rien de tel, Daniel Vierge a tout fait sur place, il était pressé et sans doute aussi, ému.

Pendant la période de déportation des communards, il réalisera des illustrations pour des œuvres de Victor Hugo et passera le reste de sa vie en France où il mourra en 1904 à Boulogne.



Daniel Vierge

JULES DALOU

1838-1902



La tombe de Blanqui

1885, cimetière du Père-Lachaise, Paris

Le sculpteur a représenté Auguste Blanqui drapé dans son linceul aux plis profonds et larges ; le corps allongé repose directement sur le soubassement de pierre. Le bras droit nu et décharné, émergeant dans un geste d'abandon, la tête renversée sur le côté et le visage creusé, témoignent des souffrances subies par le révolutionnaire, qui passa la moitié de sa vie en prison.

À son retour d'exil à Londres, Jules Dalou propose au comité révolutionnaire du XIII^e arrondissement de réaliser un gisant pour la tombe de Blanqui au cimetière du Père-Lachaise. Le bronze sera présenté au Salon de 1885 et inauguré la même année.

Le sculpteur participe activement à la Commune, d'abord en tant que capitaine dans le 83^e bataillon de la Garde nationale, puis dans la Fédération des artistes. À ce titre, il est nommé administrateur adjoint du musée du Louvre. Versailles le condamne aux travaux forcés à perpétuité par contumace, car il a réussi à gagner l'Angleterre, où il travaille jusqu'à l'amnistie de 1880.

Parmi ses œuvres majeures figurent *le tombeau de Victor Noir* (1891) au Père-Lachaise et *Le Triomphe de la République* (1899), place de la Nation, à Paris. Dalou meurt en 1902, sans avoir achevé le projet qui lui tenait le plus à cœur, son *Monument aux ouvriers*, dont on peut voir les études en terre cuite au musée du Petit Palais, à Paris.



Jules Dalou par Legros